

Conversations à travers l'écran: référence spatiale et relation méronymique

Andrea Ismalí Palma N.

Programme d'Éducation Interculturelle Bilingue

Ministère de l'Éducation

Résumé: Les conversations sur l'Internet en temps réel ont fait l'objet d'études selon des approches variées, mais deux points centraux semblent avoir été négligés : 1) le positionnement du moi dans le monde virtuel est pour nous fondamental en tant que référence spatiale déictique et 2) il semble que la référence spatiale sur le plan virtuel n'est autre chose que l'anaphore d'une référence spatiale absente qui vous met en rapport avec le monde réel grâce à une relation entre la partie et le tout. Le texte explique la personne comme le pseudonyme explique l'auteur. Mais dans ce cas, le texte écrit sur l'écran explique le positionnement du moi.

Considérations préliminaires:

Nous avons dépouillé un corpus de « conversations » de Chiliens sur l'Internet. Cet hybride oral et écrit, connu sous le nom de « chat » retient de l'oral les caractéristiques propres des tours de parole : ouvertures, clôtures et malentendus, mais il conserve du genre épistolaire la référence à l'auteur imaginé à partir de son texte, de la même façon que l'auteur d'une lettre n'est pas visible mais est reconnu dans son texte.

Le point important pour nous a trait aux métonymies. Dans la rhétorique classique, on a recours au même type de rapport de contiguïté entre deux objets pour désigner l'un par l'autre mais dans ce cas l'orientation se trouve inversée. Bien que le nom de l'auteur serve par exemple à désigner son œuvre (par ex., Lire le dernier Lebemel), ici, à l'inverse, c'est sa localisation dans le monde virtuel (au-dedans de l'écran) qui rend possible la référence à l'internaute. C'est un cas similaire à celui de la trajectoire de la fiction romanesque car si les référents y sont conçus à partir des énoncés, ils sont cependant projetés comme des êtres qui existent dans nos représentations imaginaires. Ainsi, il nous est permis d'imaginer la localisation du personnage en fonction du texte. L'important est donc l'inversion de la trajectoire référentielle métonymique qui ne va pas de la source au produit mais du produit à la source.

En ce qui concerne la référence spatiale, quelques exemples simples parmi ceux dont se servent des interlocuteurs, pris dans notre corpus, tels que « el de arriba » (« celui d'en haut ») ou « del de arriba » (de celui d'en haut »), permettent de se poser des questions : comment va avoir lieu la désignation spatiale sur l'Internet ? quelle importance va-t-on attribuer à la position de *ego* ?

Il est curieux que l'analyse de la désignation et de la position de *ego* sur le plan virtuel ne montre aucune correspondance entre la flatterie portée à ce nouveau format et la constatation empirique. C'est-à-dire, alors que le virtuel et notamment les conversations à travers l'écran ont été même considérées comme une véritable révolution linguistique, les aspects qui les rendent intéressants pour nous dérivent de l'inversion de la trajectoire référentielle de la rhétorique classique, des formes de désignation spatiale et des usages de métonymies que l'on retrouve dans quelques langues d'une origine autre qu'indoeuropéenne. Il ne s'agit pas là d'une révolution linguistique mais d'une certaine distance vis-à-vis d'une prétendue universalité, ce qui ne constitue pas non plus une innovation.

Marques déictiques dans le virtuel :

À propos de la référence spatiale par exemple, dans la compilation *Diversité des langues et représentations cognitives*, Françoise Ozanne-Rivierre fait état, dans son article "Systèmes d'orientation: quelques exemples austronésiens", du fait que dans certaines langues les références spatiales ne sont pas nécessairement égocentriques ou anthropocentriques.

"Ceci contredit l'opinion prédominante dans les recherches sur la cognition spatiale selon laquelle le schéma corporel avec ses axes dissymétrique (devant/derrière) et symétrique (gauche/droite) fournirait la structure la plus naturelle pour conceptualiser l'espace et que le système spatial égocentrique et anthropocentrique qui caractérise la plupart des langues indo-européennes, aurait en quelque sorte vocation à l'universalité [...] On trouve des systèmes de description spatiale presque complètement décentrés par rapport à ego dans [...] les langues aborigènes australiennes, les langues papoues et nombre de langues amérindiennes" (Ozanne-Rivierre, 1997: 90)

Pour W. Klein et R. Nüse (1994:1), un énoncé aussi simple que "*Ce livre-là doit être remis sur l'étagère à gauche de la porte*" permet d'étudier les principes syntaxiques, sémantiques et pragmatiques d'une langue. Ceci revêt de l'importance non seulement parce que ces études fournissent des informations sur la structure et la fonction de la langue mais parce qu'elles rendent moins floue une catégorie de la cognition humaine, en l'occurrence l'espace. Mais dans les conversations relevées dans l'Internet, ce sont précisément les énoncés censés simples qui s'avèrent les plus complexes. Par exemple, un énoncé aussi simple que celui proposé par Klein et Nüse n'existe pas puisque, au dehors de l'écran, il n'y a pas de référence spatiale qui puisse être la même pour les divers interlocuteurs.

D'habitude, dans ce genre d'échange, la désignation montre le lieu que tient le texte dans l'écran, mais ce lieu est indiqué de telle façon qu'il semble bien que c'est la position de la personne qui écrit qui est désignée, comme si cette personne était à l'intérieur de l'écran.

On peut constater un phénomène similaire dans les conversations entre des enfants chiliens lorsqu'ils décrivent leurs réussites et leurs échecs dans des jeux à trois dimensions sur un écran. Ils se réfèrent aux personnages du jeu comme si ceux-ci étaient une représentation ou une partie d'eux-mêmes : « *j'ai passé le niveau* », « *j'ai gagné une vie* » ou « *tu m'as tué* ».

Il devient donc possible d'accepter que, sur l'écran, la référence spatiale n'est pas fondée sur *ego* ou pas tout au moins sur un *ego* présent sur la surface spatiale où se situe la description.

Il n'y a là rien d'étonnant si l'on considère qu'il existe toujours un processus de substitution, même dans les énoncés les plus simples, lors d'une conversation tête à tête ou par ordinateur. En fait, pour Antoine Culioli, la dissymétrie concernant nous-mêmes et les autres n'est pas négligeable si le langage est conçu comme "*une activité symbolique, de relations à la réalité, de construction de représentations qui peuvent se substituer à*" (Culioli, 2002: 52), ce qui est à rapprocher des affirmations de Bárbara Tversky qui considère que la capacité d'aller au-delà de sa propre perspective est une capacité essentielle de la cognition de l'homme et des interactions sociales.

Selon W. Klein et R. Nüse, il existe trois composantes fondamentales de la référence spatiale. Pour eux, l'énoncé "*La chaise était derrière la table*" décrit la configuration spatiale élémentaire : un objet (la chaise) est située dans une relation spatiale précise (exprimée par le mot *derrière*) par rapport à un autre objet (la table) (Klein y Nüse, 1994: 2).

"1) Le locuteur et l'auditeur doivent avoir une représentation identique ou suffisamment

similaire du domaine de référence qui est en jeu, ici l'espace 2) Le locuteur et l'auditeur doivent connaître la signification lexicale spécifique des expressions spatiales utilisées dans l'énoncé. Dans l'exemple ne figure que la préposition «derrière», mais il existe bien d'autres expressions de ce type 3) Le locuteur et l'auditeur doivent être en mesure d'intégrer de façon adéquate la signification linguistique stricte de cet énoncé et des informations contextuelles de toutes sortes" (Klein et Nüse, 1994: 2)

Seulement, dans les conversations sur l'Internet, ce n'est que le texte sur l'écran de l'ordinateur qui constitue la seule référence commune aux interlocuteurs, aucune autre affirmation concernant l'espace de la personne ne pouvant être acceptée comme référence pour l'ensemble des interlocuteurs. Définir le lieu tenu par chaque interlocuteur à l'égard de celui de son texte c'est une référence éphémère. Sa pertinence est vite dissipée car il suffit que le texte « de celui d'en haut » descende à la dernière ligne pour que celui-ci devienne « celui d'en bas ».

En ce qui concerne la signification lexicale spécifique des expressions spatiales, le vocabulaire utilisé dans les conversations sur l'Internet n'est pas abondant, en raison de quoi les interlocuteurs sont en mesure d'en intégrer et d'en comprendre promptement les significations. Autrement dit, le caractère rudimentaire des codes en usage sur l'Internet permet que les interlocuteurs gardent un rythme dont les paramètres de référence changent constamment. Certes, on peut rendre responsable cette allure de bien des malentendus car la signification n'a pas été saisie dans son contexte.

"Dans la plupart des langues maya et dans quelques langues australiennes, par exemple, il n'existe pas d'expressions pour «droite» et «gauche», pour «derrière» et «devant» [...] ils n'utilisent pas cette forme d'orientation corporelle pour décrire les différentes parties de l'espace" (Klein y Nüse, 1994: 10)

Selon W. Klein et R. Nüse, la façon d'exprimer une description spatiale ne se ramène pas à la seule expression corporelle, mais l'analyse n'en rejoint pas la proposition de B. Tversky qui postule la capacité de l'homme d'aller au-delà de sa propre perspective. Cette argumentation implique que, dans les conversations par ordinateur, le scripteur et le lecteur n'ont pas besoin d'une représentation identique de la référence qui se trouve au dehors de l'écran.

F. Ozanne-Rivierre affirme que la conceptualisation de l'espace est un domaine où la variation linguistique et culturelle s'exprime de façon privilégiée.

"Cette variabilité est particulièrement évident dans le domaine de l'orientation dans l'espace [...] s'expliquent surtout par le fait que les références anthropocentriques familières au locuteur français (devant/derrière, à droite/ à gauche) [...] ne sont quasiment jamais utilisées par les locuteurs Kanak" (Ozanne-Rivierre, 1997: 81)

Pour F. Ozanne-Rivierre, l'orientation spatiale est "absolue" ou "relative".

"L'orientation absolue repose sur des repères fixes comme les points cardinaux ou la direction des vents. L'orientation relative, elle, varie selon les circonstances et s'appuie soit sur des repères extérieurs inscrits dans le paysage environnant (l'axe mer/terre, l'amont/l'aval), soit sur des repères centrés par rapport à l'individu et sa position momentanée dans un espace donné " (Ozanne-Rivierre, 1997: 82)

Dans les conversations par le moyen d'un écran, ce n'est pas le corps de chaque interlocuteur qui est utilisé pour définir une référence spatiale, mais cela n'implique pas nécessairement une cardinalité absolue. Il semble que la conceptualisation de l'espace dans le virtuel ne soit pas anthropocentrique, du moins pas de façon directe.

On sait que, dans certaines langues, deux types d'orientation sont employés mais dans des contextes différents. C'est le cas du français où dans un endroit restreint c'est à l'espace relatif et anthropomorphique qu'on fait appel (*regarde derrière toi; la deuxième rue à droite*), alors qu'à une échelle géographique plus large c'est le système fixe des points cardinaux qui est utilisé (*au nord de Paris; les pays de l'Est*). "*Dans d'autres langues, on utilisera un seul système quelle que soit l'échelle envisagée. C'est le cas du malgache [...] On ne dira pas «le livre qui est à ta droite», mais «le livre qui est au nord (ou au sud) de la table»*" (Ozanne-Rivierre, 1997: 82)

Dans les conversations sur l'écran, des énoncés tels que « *le texte qui est en haut de ton écran* » ou « *le texte qui est en bas de ton écran* » ne sont pas utilisés comme n'est pas non plus utilisée l'orientation fondée sur les points cardinaux, en termes de nord ou sud (observation de F. Ozanne-Rivierre pour le malgache). Dans les conversations sur l'Internet il se trouve deux directions majeures : haut et bas.

*"On utilise même ces points cardinaux pour désigner une partie de son corps et à la formule de salutation classique «d'où viens-tu ?», on répond nécessairement «du nord» ou «du sud» selon la cas, mais il est clair qu'en tous lieux et en toutes circonstances, un Malgache se pense et se situe- mais aussi localise tout objet et toute personne- par rapport à ces quatre directions majeurs"*¹ (Ozanne-Rivierre, 1997: 84)

Dans les conversations sur l'Internet que nous avons enregistrées, les parties du corps ne sont pas décrites selon l'orientation nord-sud puisque, comme il a été remarqué, c'est la distinction haut-bas qui a cours sur l'Internet. Ainsi, la localisation du corps est signalée par une référence absolue à la partie haute de l'écran, d'où les énoncés du type « *son texte est en haut* », « *il est au-dessus de toi* ». Cependant, ce qui est à remarquer tout spécialement c'est le rapport entre le texte et son auteur, comme cela se passe dans l'exemple « *il est au-dessus de toi* ».

Les rapports notionnels "être-écriture" ou "être-texte de quelqu'un" impliquent une "*fragmentation interne, ne pouvant s'individualiser que par référence à un domaine notionnel qui les détermine par localisation externe*" (Tamba, 1981: 117), ce qui nous renvoie à un problème extralinguistique plutôt qu'à un problème de référence spatiale absolue sur l'écran. Dans ce sens, nous tenons à faire remarquer l'analyse que fait I. Tamba à propos des caractéristiques énonciatives du sens figuré extensif ou de transfert.

*"le transfert résulte de l'attribution d'une propriété relationnelle à une occurrence particulière d'une classe notionnelle [...] Quant à la motivation de tels transferts, tout en étant spécifique à chaque situation énonciative, elle présente certaines constantes, d'ordre psycho- et socio-linguistique. Citons, par exemple, à **animer** un inanimé ou à **humaniser** l'univers [...] Une autre tendance manifeste de ces transferts est la spatialisation des noms abstraits: par exemple: «descends dans ton idée, habite ton idée»"*² (Tamba, 198: 179)

Les transferts nous rapprochent d'une réponse à propos des attributs humains que nous avons trouvé dans le *habeas*. D'autres exemples rendant compte de ce type de transfert témoignent de la façon dont les Chiliens décrivent l'acte de récupérer du matériel de l'Internet : "*yo bajé música de Internet*" (=

¹"Son usados, incluso estos puntos cardinales para designar una parte de su cuerpo y la formula de saludo clásico «¿De dónde vienes ?», se responde necesariamente «del norte» o «del sur» según el caso, pero es claro que en todo lugar y circunstancia, un Malasio se piensa y se sitúa –pero también localiza todo objeto y toda persona- con relación a estas cuatro direcciones mayores"

²"La transferencia resulta de la atribución de una propiedad emparentada a una ocurrencia particular de una clase nocional [...] En cuanto a la motivación de tales transferencias, al mismo tiempo específicas a cada situación enunciativa, ella presenta ciertas constancias, de orden sico y socio lingüísticas. Citemos, por ejemplo, animar un innanimado o humanizar el universo [...] Otra tendencia manifiesta de estas transferencias es la especialización de nombres abstractos: por ejemplo, «desciende en tu idea, habita tu idea»".

j'ai téléchargé de la musique de l'Internet), *"ella bajó el formulario"* (= elle a téléchargé le formulaire), *"la profesora subió el material del curso al sitio de la Universidad"* (= la maîtresse a mis le matériel de la classe au site de l'université). Ce sont des exemples qui montrent des transferts d'espaces.

Le rapport extralinguistique permet de situer les paramètres de la notion « ici » et de définir le rapport « être-texte » comme un lien qui s'établit au dehors de l'écran, c'est-à-dire un rapport figuré de partie à tout, où « ici » renvoie au « texte », ce texte étant tenu pour une partie de la personne qui écrit. Toujours est-il que, se trouvant devant une désignation sur un écran « surchargé », la personne n'a pas d'importance et les relations auraient tendance à marquer les points cardinaux du haut et du bas de l'écran.

Exemple d'une conversation sur l'Internet où est employée la formule « Del de arriba » :

- 1.<emilia> no se kauro ando rebajon y tonta (= je ne sais pas, gamin, j'ai la déprime... un peu bête)
- 2.<Kauro> si sobre todo embesil (= oui, surtout imbessile)
- 3.<kauro> tu ves emilia, no entiendo lo que dice el de arriba (= tu vois, émilie, je ne comprends pas ce que dit celui d'en haut)
- 4.<UnPoeta> imbecil... (= imbécile)
- 5.<emilia> gracias por lo de imbecil poeta (= merci (de m'avoir dit) imbécile, poète)
- 6.<UnPoeta> asi se escribe...para que aprendas Kauro imbecil (= ça s'écrit comme ça, gosse, imbécile)
- 7.<UnPoeta> por lo menos mejora su ortografia en el chat.. (= au moins il améliore son orthographe dans le chat)
- 8.<UnPoeta> estas con el animo en el suelo? (= tu as le moral au plus bas?)
- 9.<UnPoeta> calladito el mas imbecil??? (= ferme-la, super imbécile)
- 10.<emilia> si y mas encima tu me buscas camorra (= oui, et en plus tu me cherches querelle)
- 11.<kauro> pero emilia (= mais, émilie)
- 12.<emilia> de quien hablas kauro (= de qui tu parles, gosse)
- 13.<UnPoeta> no para nada... (= non, pour rien ...)
- 14.<UnPoeta> y emilia...cuantos años tienes? (= et, émilie... quel âge tu as)
- 15.<kauro> cuando, me perdi (= quand, je ne m'y retrouve pas)
- 16.<kauro> ah, del de arriba (= ah!, de celui du haut)
- 17.<emilia> no importa kauro (= ça ne fait rien, gamin)
- 18.<emilia> no lo leo kauro (= je ne le lit pas, gamin)
- 19.<kauro> bueno, no importa, yo tampoco (= bon, ça ne fait rien, moi non plus)
- 20.<kauro> solo he leido articulos de ese (= je n'ai lu que des articles de celui-là)
- 21.<UnPoeta> pura paja...jajajajajaja... (= c'est de la merde... mdr...)
- 22.<UnPoeta> que nombre se puso el imbecil... (= quel nom a pris l'imbécile...)

À l'énoncé 3, l'emploi d'une référence anaphorique produit un malentendu. Comme nous l'avons signalé ci-dessus, la référence spatiale du texte sur l'Internet prend la place de la référence spatiale de la personne, ce qui permet de constater deux problèmes intéressants : 1) celui de la substitution anaphorique et 2) celui de la relation métonymique entre la personne qui écrit et le texte étalé sur l'écran.

Sur l'espace virtuel on n'est pas confronté à un problème d'anaphore de référents évolutifs du type de ceux étudiés par G. Kleiber (1996), par exemple « Paul Lucas a épluché une poire, puis il l'a mangée ». La relation anaphorique implique un rapport de co-référence (qui renvoie à l'objet initial mais transformé). Si bien que, le processus d'« éplucher » étant accompli, il peut en résulter une anaphore associative dans le discours, par exemple « Paul Lucas a épluché une poire, il en a jeté la peau par terre ».

"Peu d'enfants ont épluché leur pomme. Le couteau coupait mal. On peut remarquer ici une

différence; l'accessibilité des référents associés par le biais d'anaphore associative n'est pas liée à la réalisation du processus par l'agent concerné [...] il y a des contraintes plus fortes sur l'évolution d'un référent donné que sur l'association d'un nouveau référent par le biais du processus ou de la situation: certains référents ne sont pas évolutifs même dans des contextes causatifs" (Panissod, 1999: 6)

Dans les conversations sur l'Internet nous sommes confrontés au problème suivant. Quand quelqu'un écrit sur son clavier et que son texte apparaît sur l'écran, le rapport de causalité entre « personne » et « texte » ne justifie pas l'utilisation de l'anaphore sur l'écran. On peut donc saisir la différence subtile entre les interventions 3 et 16. La dernière montre une fonction soit déictique où « *del* » (de celui) est similaire à l'emploi d'un énoncé du type « *aquel que está arriba* » (celui qui est en haut), soit d'appartenance : “*el texto que pertenece al de arriba*” (le texte qui appartient à celui d'en haut). Mais le fait que l'intervention 16 soit un moyen de lever le malentendu produit en 3 suggère que la fonction d'appartenance est prioritaire même si elle renvoie par métonymie à la représentation de la personne. Dans ce sens, la référence spatiale sur l'écran est l'anaphore d'une relation méronymique entre la personne qui est au-dehors de l'écran et sa représentation.

Relation méronymique dans le virtual:

Selon Bosredon et Tamba, l'une des difficultés rencontrées au moment de définir le type de relation qu'entretiennent une œuvre et son titre est due à ce que le terme de méronymie ne renvoie pas à une relation générale, explicite et univoque.

"Les uns, comme G. Kleiber (2001: 264), dénoncent «l'absence de définition de ce que l'on appelle partie- tout qui permet finalement de considérer tout aspect ou tout élément que l'on peut reconnaître dans ou associé à une entité comme étant une «partie» de cette entité. Mais la majorité des psychologues, philosophes et linguistes considère que la méronymie correspond à une pluralité de relations proches mais distinctes [...] Cruse (1986: 160) pose comme avéré que «la méronymie n'est pas une seule relation clairement distincte, mais plutôt une famille de nombreuses relations plus ou moins similaires»" (Bosredon et Tamba: 5)

La définition proposée par G. Kleiber est à rapprocher de la définition de virtuel, en ce sens qu'elle nous permet d'associer un élément à un autre dans une relation de partie à tout. C'est bien là la classe de relation qui existe entre la personne qui écrit et son texte sur l'écran.

Il semble que les associations qui existent entre un monde dit réel et un monde prétendument virtuel, ce sont des relations de partie à tout.

"Blade Runner, que Ridley Scott a mis sur les écrans en 1982, c'est un chef-d'œuvre de la science-fiction contemporaine [...] l'image qui échappe à son concepteur et contre lui [...] Blade Runner ne donne aucunement de clé sur l'avenir mais c'est un répertoire des thèmes qui se sont manifestés sur le versant hispanique [...] Des écrans omniprésents de Orwell aux gigantesques panneaux qui déchirent la nuit humide et lumineuse de Los Angeles de Ridelet Scott, l'image a déjà envahi notre avenir » (Gruzinski, 1990: 12.Trad. 1994: 11)

Le virtuel est un outil de diffusion d'une culture déterminée qui cherche à imposer une panoplie de conceptions spatiales qui se veulent universelles. Il a été analysé depuis une optique de l'image et du texte universels, négligeant l'histoire de la linguistique dans d'autres cultures. Seulement, lorsqu'on se penche sur d'autres langues à la recherche de réponses pour le virtuel, on comprend bien que le virtuel ne fournit pas de clés pour l'avenir.

Méronymie et mapudungun:

Dans certaines langues indigènes, les agglutinations se basent sur des relations « de partie à tout », dont la partie est liée à un tout qui connaît une définition à l'intérieur d'une culture. Des exemples en mapudungun : “*roïaniümka*”, “*chagkuwü*”, “*chagleufü*”. Dire “partie de l'arbre” est autre chose que dire « branche ». Grâce au terme du mapudungun “*roïaniümka*” nous pouvons constater que la traduction à l'équivalent espagnol “rama” ne rend pas compte de la relation métonymique qui se produit par l'agglutination des notions “*roü*” et “*aniümka*” qui signifient « partie de » et « arbre » respectivement. La traduction par signification synonymique en espagnol supprime donc le phénomène conceptuel de la relation « de partie à tout ». Dans le dictionnaire on trouve les mots *arbre*, *branche* et *feuille* sous des entrées indépendantes et ce sont leurs définitions respectives qui rendent compte de la relation de partie à tout.

Irene Tamba explique dans son livre *Le sens figuré* que deux domaines notionnels peuvent se mettre en relation par simple évocation et qu'une relation organique de partie à tout par exemple nous fait concevoir une branche à partir d'un arbre. Nous croyons que cet agencement par association mémorielle est un phénomène propre de la rhétorique et de l'étude du sens figuré. Cependant il existe dans la linguistique actuelle deux éléments importants qui attirent notre attention :

1) G. Kleiber rapporte qu'I. Tamba a remarqué qu'une branche n'est pas définie sémantiquement comme un tout, comme il est constaté dans les dictionnaires où « les tous » n'apparaissent pas comme dépendants de leurs parties. C'est un point relevant car la relation de partie à tout n'est pas perdue dans la notion “*roïaniümka*” en mapudungun.

2) Pour G. Kleiber, l'anaphore associative est connue depuis longtemps par des exemples canoniques tels que « *Au loin nous apercevons une église. Le clocher est illuminé, les vitraux brillent* ». Mais si nous comprenons cette association anaphorique c'est grâce à l'église dont il a été fait mention. Pour nous, si la compréhension des relations « de partie à tout », implique, soit en rhétorique ou en sémantique, une cosmovision où « l'église » est associée au « clocher », l'anaphore associative est alors comprise en fonction d'un contexte culturel.

I. Tamba affirme que les relations métonymiques « de partie à tout » ne sont pas claires dans les dictionnaires. La particularité de la langue mapudungun c'est qu'un mot comme “*roïaniümka* » développe cette relation et que les Mapuches ne disent pas « branche » mais « partie de l'arbre » en attachant de l'importance non pas au nom mais à l'association.

En espagnol, la partie et le tout sont nommés et séparés alors que dans certaines langues indigènes ils son associés. Cette différence témoigne des différentes façons qu'ont les êtres humains d'entrer en relation avec la réalité ou, en termes de Culioli, des différentes « *représentations qui peuvent se substituer à* ». Le clocher et les vitraux font partie de l'église parce qu'il existe une procédure créative pour remplacer ce qui est absent, mais cette absence, c'est-à-dire l'anaphore, peut aussi nous renvoyer à un autre contexte, à l'instar des Mayas qui ont écrit les préfixes en vert sur la pierre et des enfants du monde entier qui se sentent aujourd'hui une représentation d'eux-mêmes à l'écran.

Conclusions

S'agissant de conversations par l'écran ou dans le monde virtuel, on peut être étonné par l'emploi d'énoncés tels que « *il est au-dessus de toi* », « *j'ai passé le niveau* », « *j'ai gagné une vie* », « *tu m'as tué* » ou « *de celui d'en haut* » notamment si ces énoncés sont utilisés pour décrire la localisation ou des situations qui ont trait à des personnes qui sont censées exister sar l'écran. Mais il faudrait accepter que la

référence spatiale sur l'écran c'est l'anaphore d'une relation méronymique entre la personne qui se trouve hors de l'écran et sa représentation.

Chacun sait qu'il y a des langues dans lesquelles l'espace n'est pas décrit à partir du moi. On sait aussi que des langues existent où on a recours aux relations méronymiques. C'est pourquoi la prétendue révolution de l'écriture, de la linguistique et du virtuel devient curieuse. Quant à nous, nous soutiendrons que des contextes culturels existent qui déterminent l'anaphore et que les relations « être-écriture », « être-texte de quelqu'un » et d'autres telles que « être-image ou personnage sur l'écran » n'ont pas été suffisamment répertoriées dans le cadre du monde virtuel.

Traduction : Patricio Moreno F.

Bibliografía

BOSREDON y TAMBA

Entre tout et partie : l'ambiguïté des relations liant un titre à une œuvre littéraire ou picturale, Paris, 2003.

CULIOLI, Antoine

Variations sur la linguistique, Entretiens avec Frédéric Fau, Klincksieck, Paris, 2002.

GRUZINSKI, Serge

La guerre des images de Christophe Colomb à Blade Runner 1492-2019, Fayard, 1990

KLEIBER, Georges

L'anaphore associative, Puf, Paris, 2001.

KLEIN, Wolfgang y NÜSE, Ralf

Langage et Cognition spatiale, "La complexité du simple : L'expression de la spatialité dans le langage humain", Sciences Cognitives, 1994

OZANNE-RIVIERRE, Françoise

Diversité des langues et représentations cognitives, "Systèmes d'orientation : Quelques exemples Austronésiens", Ophrys, 1997

PANISSOD, Christianne

Quantification et anaphore: entité anaphorique complexe, Conférence TALN, 1999

TAMBA, Irène

Le sens figuré, Presses Universitaires de France, Paris, 1981.